L'Invraisemblable comme vérité du particulier : le double enjeu de l'écriture mémorialiste

Unlikelihood as factual truth: the ambiguous issue of Mémoires tradition.

Francesco Pigozzo

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/5377>

DOI : 10.4000/rief.5377

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Francesco Pigozzo, « L'Invraisemblable comme vérité du particulier : le double enjeu de l'écriture mémorialiste », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 10 | 2020, mis en ligne le 10 novembre 2020, consulté le 27 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rief/5377> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rief.5377>

Ce document a été généré automatiquement le 27 janvier 2021.

Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

L'Invraisemblable comme vérité du particulier : le double enjeu de l'écriture mémorialiste

Unlikelihood as factual truth: the ambiguous issue of Mémoires tradition.

Francesco Pigozzo

Jamais au spectateur n'offrez rien d'incroyable :
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans appas :
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.¹

- 1 Tout le monde connaît, bien sûr, ces alexandrins par lesquels Boileau résumait, dans son *Art poétique*, la signification à donner au critère du « vraisemblable » dans la composition en vers : à côté de l'opposition aristotélicienne avec le « vrai », ce sont deux autres oppositions qu'il faut retenir, d'une part l'opposition avec cette notion d'« incroyable », qui ouvre et clôt en rime le quatrain en tant que repoussoir de la stratégie rhétorique à adopter, et d'autre part celle avec la « merveille », dont la qualification d'« absurde » renvoie à la prétendue équivalence entre l'opinion particulière de lecteurs à persuader et la raison elle-même – ce par quoi le « moi » de Boileau peut devenir pour ainsi dire une première personne singulière à valeur universelle. Dans son admirable étude sur *L'Homme en action* Paolo Tortonese a très efficacement remarqué combien cette équivalence, qui ne s'applique pas qu'à la poésie, est porteuse de conséquences pour la conception littéraire de la *mimésis* à l'âge moderne et bien au-delà dans le débat sur le roman réaliste et naturaliste au XIX^e siècle. Mais il a surtout souligné que

les Français du XVII^e siècle, à la suite des Italiens du siècle précédent, avaient construit un système dans lequel le vrai s'opposait au vraisemblable pour des raisons qui n'étaient pas celles d'Aristote. Dans la *Poétique*, cette opposition visait l'affirmation de la supériorité du vraisemblable sur le plan heuristique, alors que le classicisme concevait cette supériorité sur le plan de la persuasion. Le vrai n'était pas pour Aristote moins persuasif que le vraisemblable, alors que son infériorité rhétorique était certaine pour les classiques.²

- 2 En déplaçant du plan épistémologique à celui de la *doxa* l'horizon du « vraisemblable », et donc du couple oppositif dont il fait partie avec le « vrai » selon Aristote, la lignée humaniste et classiciste de l'âge moderne posait de façon paradoxale et sans s'en apercevoir le fondement même d'un relativisme mimétique qui, une fois mise en question l'universalité atemporelle de tout point de vue en général et de l'ethnocentrisme caché dans la culture européenne en particulier, parviendra beaucoup plus tard jusqu'à la négation de toute visée ou capacité mimétique pour la littérature – en entendant ce dernier mot à la fois dans son sens très large, belle-lettriste (on peut penser par exemple à la polémique autour de l'historiographie à la fin du XX^e siècle³), et dans celui très restreint qui se forge à l'époque du romantisme et qui encore aujourd'hui, comme l'a écrit Michel Murat, nous fait penser la littérature avant tout comme le « champ balisé par la tripartition roman-poésie-théâtre »⁴.
- 3 Or, en revenant à l'âge classique et aux oppositions de Boileau, il faut noter que l'infériorité rhétorique du vrai dont nous parle Tortonese nourrit précisément deux genres d'écriture qui se développent à l'extérieur, ou pour mieux dire aux marges, du système très hiérarchisé des Belles-Lettres : je me réfère évidemment au roman et aux Mémoires. On peut considérer comme une acquisition des études sur la tradition mémorialiste française ce que Marc Fumaroli a remarqué dans un essai fondamental sur les Mémoires « au carrefour des genres en prose », et en particulier que le « vraisemblable romanesque » de la deuxième moitié du XVII^e siècle « est ramené, en fait, à une imitation de la matière des Mémoires » et que « le merveilleux et l'extraordinaire de l'épopée, que l'Histoire servait à garantir, sont désormais exclus » de sa définition. De l'*Astrée* à *La Princesse de Clèves*, en d'autres mots, nous n'assistons pas seulement à la victoire du vraisemblable rationaliste mais aussi à une valorisation nouvelle du vrai. Les Mémoires, poursuit Fumaroli, « ne représentaient ni la vérité supérieure et exemplaire de l'Histoire idéale, ni le grand style qui devait l'orner » selon l'esthétique littéraire classique⁵. Car, faute de cette Histoire dont la prétendue absence en France fait l'objet de réflexions (parfois de lamentations) tout au long de l'âge moderne – de Denis Sauvage au Père Le Moyne et à Chateaubriand – c'est justement dans le développement de la tradition des Mémoires qu'il faut chercher en France la « vérité que l'esthétique aristotélicienne opposait au vraisemblable et au merveilleux, qui sont le domaine de la poésie »⁶.
- 4 La vérité aristotélicienne ou celle pseudo-aristotélicienne du classicisme ? – pourrait-on se demander à la suite de Tortonese. Ce que je me propose de montrer ici est que la réponse à cette question est ambiguë : le « vrai » des mémorialistes participant à la fois de l'infériorité rhétorique dénoncée par les gardiens de l'ordre belle-lettriste et de la fécondité heuristique qu'Aristote reconnaissait en revanche au vraisemblable. Mais pour arriver à cette conclusion, il nous faut d'abord prendre le détour d'une question tout à fait différente et même, à certains égards, oxymorique par rapport à la vérité. Car ce nouveau statut du vrai que les Mémoires établissent au long de l'âge moderne en parallèle à l'émergence d'une historiographie *omnibus detractis ornamentis* comme le dit Jean Bodin, c'est-à-dire une histoire qui se dégage de la flatterie déclamatoire pour ne viser que la véracité en s'appuyant sur la critique des documents et des témoignages⁷, se fraie un chemin à mon avis non pas seulement ou principalement à travers le rôle structurel qu'y jouent la « sincérité », la « véracité », la « authenticité »⁸ (ou la *parrësia* dont nous parle le dernier Foucault⁹) comme gages du pacte « autobiographique » selon la formule célèbre de Philippe Lejeune, mais plutôt et surtout à travers le

développement d'une topique qui leur est apparemment contraire et qui jaillit dans chaque texte de cette tradition indépendamment de toute intertextualité mémorialiste, car elle est avant tout nécessitée par le rapport du texte au réel, comme nous le verrons. Je l'appellerai dans un premier temps la topique de la « vérité invraisemblable », tout en soulignant que cette définition ne va pas sans imperfections car bien qu'elle ait le mérite d'afficher le rapport de cette topique avec le débat sur la *mimésis*, elle risque en même temps de nous faire oublier la spontanéité excentrique, étrangère à toute réflexion rhétorique, d'où elle surgit.

- 5 Si la « vérité invraisemblable » est un « thème reparaissant des *Mémoires* »¹⁰, comme le disait Yves Coirault à propos de Saint-Simon et comme on le pourrait dire de toute la tradition qui le précède et le suit¹¹, ce n'est pas en raison d'une conception de poétique ni dans le but de renverser les partis-pris esthétiques de Boileau et du classicisme : ce ne sont là que des effets, qui découlent avant tout du rapport pragmatique au réel qui est le préalable de l'acte d'écrire pour tout mémorialiste. Si la vérité peut paraître souvent invraisemblable dans les *Mémoires*, et si la voix des mémorialistes sentira de plus en plus le besoin de s'en justifier au cours de l'Ancien Régime, c'est que l'expérience du monde dont ils nous rapportent leur témoignage leur aura régulièrement montré la vérité « de » l'invraisemblable. En parfait accord avec Boileau, dont l'assimilation implicite entre le « vrai » et la « merveille » a de quoi nous faire réfléchir à l'influence des *Mémoires* sur sa pensée plutôt que l'inverse, force est pour les mémorialistes de constater qu'effectivement « le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable », mais à l'encontre des préceptes rhétoriques ce constat interroge avant tout les failles de la vraisemblance. D'abord parce que les *Mémoires* jaillissent d'une aristocratie d'épée que, pour paraphraser Pierre Nora, « la monarchie a tour à tour utilis[e] et combattu[e] pour finir par l[a] rejeter et l[a] réduire »¹².
- 6 En ce sens, comme on l'a souvent remarqué, la vérité dont les mémorialistes se réclament est deux fois à dévoiler et deux fois ennemie du vraisemblable : en premier lieu, et c'est le côté judiciaire ou même comptable des *Mémoires*, parce qu'elle ne peut trouver d'expression qu'en montrant combien le vraisemblable n'est qu'un fait d'opinion, et plus précisément de l'opinion que la « vérité » dominante (de l'historiographie royale, puis de la cour, puis du public) impose – les *Mémoires* nous offrent donc, dès leurs origines, une dénonciation implicite de la relativité de toute vraisemblance ; en deuxième lieu, et c'est le côté directement historiographique que tout mémorialiste chérit (y compris Philippe de Commines, dont l'œuvre de mémoire comme l'on sait débute sous la forme d'un avant-texte au service de l'*ars historica* véritable mais se poursuit bien au-delà de ce... prétexte), les mémorialistes sont des témoins ou acteurs qui, ayant participé directement aux faits dont ils parlent (le *Dictionnaire* de Furetière en retiendra cette définition), peuvent en dévoiler des détails, des anecdotes, des particularités, des curiosités, des singularités autrement impossibles à reconstruire par le travail de tout autre historien qui ne pourrait que s'en tenir, lui, à ce qui lui paraît justement vraisemblable. Bien sûr ces deux acceptions d'une vérité mémorielle qui surgit par définition en niant le vraisemblable, ne s'épuisent absolument pas avec la tradition d'épée et donc en gros avec le milieu du XVII^e siècle pour ce qui concerne la matière à remémorer et avec ce qu'on a appelé récemment *La Fronde des Mémoires* pour ce qui concerne le corpus qui la remémore¹³. D'autant plus que cette *Fronde* entre en dialogue direct avec la Régence, notamment à travers la première édition de *La Vie du Cardinal de Rais* (1717), et par là avec la production mémorialiste « de cour » qui rejoindra la fin de l'Ancien régime : d'ailleurs, comme nous l'a montré

de façon magistrale la thèse de Marc Hersant, c'est sans doute chez le duc de Saint-Simon, qui écrit ses *Mémoires* entre 1739 et 1749 – donc en parfaite simultanéité avec l'émergence du « parti philosophique » –, qu'il faut aller chercher l'expression la plus aigüe et totalisatrice de cette « folie de la vérité » qui hante au fond la tradition entière des *Mémoires* et qui trouve son principe dans la revendication ontologique et politique d'une légitimité énonciative de celui qui parle, avant même que dans l'adéquation de son discours aux choses¹⁴ – une manifestation extrême de la *parrêsia*, évidemment.

- 7 Le même Hersant a noté que cette constante du « choc entre le vrai et le vraisemblable » n'est qu'en apparence le simple ressassement du truisme aristotélique selon lequel le *vrai* est le domaine de l'histoire tandis que le *vraisemblable* est celui de la poésie. Cette spécificité de l'histoire devient chez Saint-Simon « un des champs de bataille les plus enragés de son discours de vérité » et il est sans doute explicable qu'avec le roman-mémoire en plein essor – sans oublier ses autres frères génériques qui l'aident à brouiller les confins de la fiction et du factuel – et au milieu de la bataille des Lumières, l'emprise mémorielle du duc vise à se démarquer autant du romanesque et du fabuleux que de la rhétorique officielle. Mais au-delà du chef-d'œuvre de Saint-Simon et de la topique aristocratique de l'*incroyable et pourtant vrai*, je propose de creuser encore plus à fond dans cette idée-maîtresse de l'invraisemblance comme « gage paradoxal de vérité » dont seul le témoin-acteur de l'histoire peut se faire garant¹⁵. Car il me semble que la distinction que Tortonese nous aide à faire entre la conception aristotélicienne et celle des classiques nous permet à la fois d'historiciser, c'est-à-dire de noter et donner du sens à des variantes dans cette constance topique, et de théoriser la portée épistémologique et en même temps esthétique que ces phénomènes textuels acquièrent au cours de l'Ancien régime – ce que je ne pourrai essayer de discuter ici qu'à vol d'oiseau et par échantillons.
- 8 Avant que la question ne se pose sur le plan des relations de pouvoir ou sur celui du discours et de l'énonciation, commençons par remarquer que l'observation d'une impasse du vraisemblable face au réel est avant tout une expérience concrète et donc une partie du réel, une vérité en elle-même. Nul domaine mieux que celui de la politique peut le révéler : cela recoupe la notion de « fortuna » que nous retrouvons chez Machiavel, par exemple, mais c'est Commynes déjà qui nous en parle dans une perspective empirique qui théorise à partir de données et d'expériences réelles. On peut lire en guise d'échantillon savoureux la comparaison lucide et pour ainsi dire scientifique que ce fondateur de la tradition mémorialiste propose à la fin du chapitre sur la conquête de Naples par Charles VIII :

Et se vit changer la fortune aussi promptement et aussi visiblement comme l'on voit le jour en Holande ou en Norvuewe, ou les juors d'esté sont plus longs que ailleurs, et tant que, quant le jour fault au soir, que en une mesme instance, ou poy après comme d'ung quart d'heure, on voit de rechief naistre le jour advenir. Et ainsi vit tout saige homme, et en aussi peu d'espace, muer ceste bonne et glorieuse adventure [...].¹⁶
- 9 La mutation des conditions de réalité dans lesquelles agit tout homme de guerre est ramenée ici à un phénomène naturel qui existe et qui pourtant doit choquer l'opinion spontanée du lecteur envisagé par le mémorialiste : sans convoquer la notion d'invraisemblance, Commynes veut nous faire toucher ici à la réalité de cet espace qui se creuse entre la prévision et l'événement, l'attente et le résultat et donc souvent aussi entre le but et l'effet. L'invraisemblable se présente au début comme l'imprévisible, l'inattendu, parfois l'inatteignable : il est le signe d'un effort de compréhension et

d'action sur le réel dont la voix du mémorialiste nous rapporte en même temps la fragilité. Nous retrouvons la même acception du thème un siècle plus tard, mais dans le renversement d'une perspective pleinement héroïque et guerrière, chez Monluc, qui dit à ses destinataires de la noblesse de Gascogne avoir assumé cette précarité de la raison pratique comme le ressort même de sa conduite :

Je vous supplie, mes bons Seigneurs, si mon livre tombe entre vos mains, de faire jugement, si ce que je dis est vrai ou faux : car vous en avez vu une partie, et crois qu'après ma mort, vous voudrez voir ce que j'ai écrit. Il en y a [sic] d'autres aussi, qui me peuvent démentir [...]. Plusieurs autres vivent, qui ont été mes compagnons d'armes, et plusieurs aussi qui ont marché sous moi. Tous lesquels peuvent être fidèles témoins de ce, que j'ai dit, et si quand il a été question de faire une exécution, j'ai jamais trouvé chose impossible : mais au contraire, ce qu'on trouvait impossible, je le trouvais possible.¹⁷

On peut juger par conséquent jusqu'à quel point le maréchal catholique place ses *Commentaires* sous le signe non seulement de la tradition césarienne mais aussi du défi contre la « vérité » faible, au double sens aristocratique et guerrier de pusillanime et entachée de vraisemblance rhétorique, des historiens de cour. Il nous importe toutefois de souligner que ce défi n'a rien de rhétorique à son tour...

- 10 Il ne faut toutefois pas croire que cette acception politique du thème reste l'apanage de l'action militaire. Nous la retrouvons par exemple aussi dans l'un des premiers *Mémoires d'État*, qui est aussi au demeurant l'un des plus embrouillés aussi bien du point de vue philologique que de celui de l'énonciation. Je me réfère aux *Économies royales* de Sully, dont une première partie fut publiée en 1639 et le reste de façon posthume en 1662, où la voix du mémorialiste se dérobe grâce à une deuxième personne à laquelle s'adressent un ou plusieurs de ses secrétaires qui travaillent sur les documents, les lettres et les pièces de l'ancien compagnon d'armes puis ministre d'Henri IV. La merveille et l'inattendu peuvent même arriver à enjoliver le compte rendu pour le reste très sec de la surintendance des finances :

Dans ce bateau, il n'y avait que deux petit balots liez comme de la marchandise, esquels vous estimiez qu'auroient esté cachez les cinquante mille escus dont on vous avoit parlé ; mais les ayant desballez, et n'y trouvant que des eschevaux de soye d'Espagne et des bobines d'or et d'argent, vous demeurastes bien estonné et en colere ; vous demandastes au sieur de Fourges où estoit le prix des salines qui avoient esté vendües, lequel vous respondit qu'il n'y en avoit en essence que ce que vous voyiez dans les balots et que le surplus estoit en lettres de change, desquelles il vous en montra pour trente six mille escus, ce qui augmenta encor vostre colere ; mais en vous promenant avec le sieur de Fourges, et le menaçant de le mettre en prison s'il ne disoit vérité, il arriva que ses chausses, pour avoir esté trop chargées ou mal cousües, s'entre-ouvrirent par le derriere, d'où il sortit une traisnée d'escus au soleil qui s'espandoient sur le planché de la chambre, et lors qu'il se voulut arrester vous luy dittes : » Allons, allons, M. de Fourges, car je voy bien qu'il y aura plus de plaisir et de profit à vous faire promener qu'à vous faire asseoir ». ¹⁸

- 11 On notera ici que ni Commynes, ni Monluc, ni Sully n'ont aucune prétention artistique lorsqu'ils entreprennent leur œuvre de mémoire, mais ils nous ont déjà fourni néanmoins les trois expressions que nous appellerions proprement littéraires¹⁹ de l'invraisemblance en tant que moyen de dévoiler leurs vérités événementielles : l'expression lyrique, par la comparaison du diplomate flamand ; l'expression dramatique, par la déclaration du capitaine gascon ; et l'expression narrative, par le

récit et la mise en scène qui en dilate le temps dans l'exposé des services rendus par le duc et maréchal protestant à la couronne.

- 12 Mais il s'agit là d'une littérarité à ne pas confondre avec la fiction : plus précisément, une littérarité « faible », comme l'appelait Francesco Orlando²⁰, dans laquelle la distinction entre ce qui est vrai et ce qui est faux du point de vue référentiel demeure pertinente et même fondatrice. Ce n'est donc pas que les mémorialistes ne puissent pas se tromper ou mentir, au contraire : c'est que même lorsqu'en réalité ils ne nous rapportent que des imaginations, des déformations, des falsifications plus ou moins intentionnelles, ils nous appellent à les démentir plutôt qu'à suspendre notre crédulité, car ils prétendent que nous les croyons vraies dans un sens très pragmatique et tout attaché à développer une technique d'action sur le réel. Nous lisons toujours chez Sully un bon résumé de la question :

[...] car, tout au contraire, nous reputerions à grande merveille si nous voyons les esprits du temps courant et de la mode qui trotte, dire du vrai le vrai et du faux le faux, les maladies de ce siècle estants telles, que l'envie et l'orgueil, la presumption de soy et le mespris d'autrui dominant les esprits avec un grand empire, sur tout lors qu'il s'agit de la science des sciences et du mestier des mestiers, qui sont l'administration des affaires d'Estat et de guerre, esuelles neantmoins bien peu de personnes s'employent ainsi qu'il appartient [...].²¹

Or, la position face à la réalité référentielle où les mémorialistes d'Ancien régime s'installent par statut nie obstinément tout compromis avec l'imagination mais elle trouve paradoxalement son point de fuite *visionnaire* dans une constatation à son tour d'abord référentielle : celle de l'impossibilité de connaître et rapporter le réel sans l'expression de la surprise, de l'étonnement, de la stupeur... qui en deviennent les traces pour ainsi dire ontologiques, dont la présence dans les différentes œuvres de cette tradition se généralise et se transforme de plus en plus en une constante épistémologique et stylistique très distinctive. La raison en est, en dernière analyse, que ces sentiments naissent justement à leur tour d'un compromis entre l'objet et le sujet de la connaissance, dont ils se font l'expression simultanée à l'intérieur des textes.

- 13 Nulle part mieux que chez le cardinal de Retz, avant que le duc de Saint-Simon n'écrive ses *Mémoires*, nous ne pouvons rechercher l'expression achevée de ce compromis qui, par surcroît, devient un principe de composition. L'art de la conversation mondaine et l'érudition classiciste viennent d'ailleurs se joindre chez Retz au crépuscule de cet esprit militaire qui, nous l'avons rappelé, caractérise la culture politique de l'aristocratie de France, ce qui fait que la *Vie* du cardinal est une œuvre charnière aussi bien du point de vue de la topique de l'invraisemblable vérité que de celui du passage entre les *Mémoires* d'épées et celles de cour. André Bertièrre avait bien noté le nœud central dans le tissu de l'écriture de Retz entre la morale héroïque, la valeur de la sincérité et cette protestation insistée que « tout ce qui est incroyable n'est pas faux »²². La parole de Retz retentit encore de l'attitude que nous avons rencontrée chez Monluc : le cardinal affirme par exemple que dans un bon « chef de parti [...] la résolution marche du pair avec le jugement : je dis avec le jugement héroïque, dont le principal usage est de distinguer l'extraordinaire de l'impossible »²³.
- 14 Mais nous trouvons par surcroît, chez Retz, un essai de normalisation de l'invraisemblable qui est aussi l'expression utopique d'une conciliation parfaite entre la vérité factuelle et l'imagination individuelle : tant du point de vue thématique que de celui de la focalisation et du temps du récit, le texte de Retz nous répète toujours la vérité de l'invraisemblable tout en en déplaçant l'effet de stupeur sur les autres, sur les

âmes basses et roturières, qui, elles, ont la misère de s'étonner des événements et de voir du surprenant là où il n'y a que de la normalité dans la perspective supérieure et surplombante de l'homme usé aux affaires (surtout, pourrions-nous ajouter, lorsqu'il a l'avantage de s'en souvenir rétrospectivement) : la dialectique de la vérité et de l'invraisemblable se fige chez lui dans cette admiration pour un « moyen qui était assurément hasardeux, mais qui, par un sort assez commun aux actions extraordinaires, l'était beaucoup moins qu'il ne le paraissait »²⁴ dont il nous parle à propos du projet concret d'assassinat de Richelieu. L'extraordinaire devient la règle même dans l'horizon à la fois machiavélique et aristocratique du cardinal pour qui « toutes les circonstances extraordinaires sont d'un merveilleux poids dans les révolutions populaires... »²⁵. C'est par cette voie profondément accrochée au monde factuel et à l'ambition de le maîtriser que Retz reste irréductible à la *Weltanschauung* baroque et cornélienne, qu'il ne peut pas manquer de rappeler à première vue... Marc Fumaroli a bien noté que le dramaturge se croit

autorisé à mettre en scène le « vraisemblable extraordinaire », en d'autres termes le « miracle » moral, et à le faire entrer dans la vérité humaine : ces coups de générosité surprenante, au rebours de la logique des passions et des intérêts communs, relèvent en effet de l'étincelle divine qui brille au fond des grandes âmes, et qui les soustrait à la triste mécanique de la vie ordinaire.²⁶

- 15 D'ailleurs, c'est justement Corneille, théoricien majeur de l'invraisemblable vérité, que Tortonese convoque dans son discours sur *L'Homme en action* comme le contre-exemple de la vision classiciste :

Pour Corneille, le brusque étonnement de l'invraisemblable est plus persuasif que la douce découverte du vraisemblable. Moins sensible à une réalité raisonnable et juste, l'homme serait plus sensible à une réalité extrême, parfois fondée sur le vrai, parfois sur le mensonge, en tout cas choquante. Et si l'homme est plutôt touché par l'irrationnel et par les excès, c'est parce qu'il est une fragile créature, éloignée de son Créateur.²⁷

- 16 Cette exaltation d'une vérité choquante ne reviendra, selon Tortonese, qu'avec le XIX^e siècle, du moins dans le domaine des poétiques littéraires : celle du conte fantastique, par exemple, qui vise à dévoiler des vérités qui « déstabilis[ent] une mentalité donnée »²⁸ ; celle du roman naturaliste, dont le choc qu'il « veut produire en livrant une vérité inconnue s'oppose [...] à l'harmonieuse rencontre entre vérité et sujet connaissant, que le classicisme préconisait »²⁹ ; enfin, pourrions-nous ajouter à la suite de Michel Braud, celle de la poésie post-romantique aussi, en vertu du critère d'« irressemblance »³⁰ qu'elle s'impose par rapport... à l'autobiographie ! Mais l'idéalisation cornélienne et baroque de ce qui est choquant sur le plan esthétique ne sera pas la source de ces évolutions successives et c'est bien plus utilement dans les Mémoires qu'on devrait la chercher : précisément, dans cet affrontement obsessionnel avec l'invraisemblance qui hante la tradition mémorialiste et qui trouve pour la première fois chez Retz un statut épistémologique revendiqué bien qu'afin de l'apprivoiser.

J'en fus surpris, mais de cette sorte de surprise qui n'émeut point. J'ai toute ma vie senti que ce qui est incroyable a fait toujours cet effet en moi. Ce n'est pas que je ne sache que ce qui est incroyable est souvent vrai ; mais comme il ne doit pas l'être dans l'ordre de la prévoyance, je n'ai jamais pu en être touché, parce que j'en ai toujours considéré les événements comme des coups de foudres, qui ne sont pas ordinaires, mais qui peuvent toujours arriver.³¹

- 17 Ce sera aux Mémoires et à la politique de cour, de l'étiquette et des rapports de force qui se jouent désormais sur le plan d'une sémiotique implacable de la conduite et de l'apparence individuelle, de parfaire cette métamorphose de l'infériorité rhétorique du « vrai » à la fécondité heuristique qu'Aristote reconnaissait plutôt au « vraisemblable ». D'abord critère de vérité anti-rhétorique, l'invraisemblable devient donc aussi un principe de vraisemblance au sens « philosophique ». La formule n'a pas encore acquis sa signification pleine avec le cardinal de Retz car elle n'a au fond chez lui qu'une valeur épictétique : c'est la reconnaissance, parfois l'éloge, d'un merveilleux historique dont le héros doit tenir compte. La situation textuelle est complètement différente chez le duc de Saint-Simon, « aussi fasciné par les extravagances du réel dans sa diversité qu'obsédé par la question de la vérité » comme l'a reconnu Hersant³², et ce, comme je l'ai soutenu ailleurs, par le choc « incongru » entre deux régimes de vérité qui animent ses *Mémoires*, une vérité « de conviction » contrôlée et personnelle contre une vérité « de représentation » déchaînée et référentielle ; d'une part une vision du monde hiérarchique et codifiée en voie de délégitimation, qui voit dégrader son statut épistémologique, et de l'autre une réalité sociale et humaine qui va accélérant son taux de changement et son attention épistémologique au changement³³. Chez Saint-Simon la « vérité de l'invraisemblable » est désormais devenue le *pathos* déchirant du singulier, c'est-à-dire de l'individualité historique dans toutes ses manifestations et dans toute la palette des effets qu'elle peut susciter : sans qu'il y ait aucun intérêt de la part du duc pour les questions de poétique, de rhétorique et de composition littéraire, ses *Mémoires* nous proposent le renversement littéral de ce qui, selon Tortonese, conservait dans la poétique du classicisme

un statut philosophique à la représentation littéraire. [Le classicisme] garde notamment, développe et exalte l'idée que la représentation la plus efficace se produit à travers la saisie de régularités [je dirais, en parlant de *Mémoires* : d'irrégularités], et qu'elle a comme instrument fondamental l'œuvre organisée [pour les *Mémoires* : désorganisée].³⁴

- 18 De l'affection saint-simonienne pour la charpente chronologique et pour les identités solides au franc décousu des *Fragments de l'histoire de ma vie*, par exemple, du prince de Ligne (écrits entre 1794 et 1814) n'y aura-t-il alors qu'un pas, tout aussi bien du point de vue de la disposition que de l'invention de la matière à relater :

J'improviserai [dit le prince...]. Quel contraste, dira-t-on dans ce que je suis, je dis, j'écris. Rentrez en vous-mêmes, mes lecteurs et vous vous trouverez aussi une encyclopédie de bonnes et mauvaises choses en contradiction sans cesse, entre elles. Il n'y a que les faux jugements sur moi, ou sur les autres qui puissent m'impatisser.³⁵

- 19 D'un bout à l'autre de ses trois siècles d'histoire, la tradition mémorialiste d'Ancien régime aura amassé un capharnaüm de surprises, d'étonnements, d'ahurissements, thématiques, ou racontés, ou discutés, ou dramatisés, ou symbolisés, ou rejetés (parfois refoulés) qui engendrent à posteriori une véritable bien qu'accidentelle *aisthesis* de la stupeur : je reviens à dessein au mot grec, car les *Mémoires* nous confrontent avant tout à une « science du sensible » dont seul notre recul historique peut nous permettre de jouir de façon gratuite et « esthétique ». Néanmoins, il ne nous faut pas oublier son origine épistémologique, qui nous ramène par ailleurs à Aristote et à Platon, car cette *aisthesis* de la stupeur développée dans les *Mémoires* rejoint leur observation célèbre du rôle fondateur du *thaumàzein* pour tout accès à l'amour de la connaissance³⁶. Seulement, à l'encontre de Platon et du néo-platonisme, d'Aristote et du classicisme, les

mémorialistes atteignent ce que notre perspective anachronique de littéraires peut appeler un « but », non pas dans la visée de dépasser le particulier et le sensible, comme le veut toute réflexion de poétique en fin de compte, mais dans la tentative de saisir le particulier dans son individualité irréductible, avant tout pour des raisons pragmatiques comme nous l'avons vu en soulignant la dimension politique du courant mémorialiste. Ce qui nous révèle enfin une autre dimension paradoxale de cette issue, puisque la réalité du singulier historique, de l'événement, sera exactement, après tout, ce qui viendra balayer l'Ancien régime lui-même.

- 20 Il n'en reste pas moins qu'au-delà des contingences historiques et sociologiques qui peuvent nous aider à comprendre ce *corpus* de textes que seule une « convention traditionnelle »³⁷ peut nous faire confondre avec un « genre littéraire »³⁸, le thème de l'invraisemblable vérité et le réseau thématique qui lui est lié sont en fait une voie majeure par laquelle les Mémoires rencontrent le véritable Aristote à l'opposé du classicisme, tout en le dépassant dans une direction indépendante, celle du particulier. Michel Braud, spécialiste du journal, remarque dans l'article « VÉRITÉ » du *Dictionnaire de l'autobiographie* paru récemment chez Champion que la vérité dont toutes les écritures autobiographiques se réclament ne trouve pas seulement sa limite dans l'adhésion plus ou moins réelle du lecteur au « pacte » de sincérité, car elle est aussi « toujours contrainte par le langage lui-même : même si le discours qu'il tient est strictement vrai, l'autobiographe ne peut épuiser le réel par les mots »³⁹. Le langage est déjà et toujours en lui-même un facteur de généralisation : la quête de l'individuel historique, de la vérité concrète du particulier, a donc en elle-même déjà cette valeur cognitive qu'Aristote voulait restituer, contre Platon, au domaine de la poésie. Ce qui nous explique concrètement pourquoi, comme l'a soutenu notamment Jean-Louis Jeannelle⁴⁰, les Mémoires sont un lieu privilégié pour aborder la question de la littérarité des écritures factuelles en général, et plus en particulier pourquoi les Mémoires d'Ancien régime nous dévoilent peut-être l'une de ces manières fondamentales de « factualiser » dont l'étude devrait s'émanciper de l'approche « par défaut », soumise à la suprématie de la fiction, qui a dominé jusqu'ici et que Genette déjà dans son *Fiction et diction*⁴¹ se proposait de dépasser. C'est là le double enjeu, à la fois esthétique et épistémologique, que la vérité de l'invraisemblable représente pour l'étude des Mémoires.

NOTES

1. N. Boileau, *Art poétique*, III, v. 47-50.

2. P. Tortonese, *L'Homme en action. La représentation littéraire d'Aristote à Zola*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 109.

3. Je me réfère à la controverse autour du « narrativisme » et, en amont, du *linguistic turn*, qui a prétendu mettre en question la notion de « vérité » historiographique et a fini par justifier le négationnisme : comme l'a montré C. Ginzburg à la suite de A. Momigliano et de P. Vidal-Naquet, certaines des idées et des postures intellectuelles d'un R. Barthes, M. de Certeau ou H. White ont servi à la légitimation de thèses comme celle de R. Faurisson. Voir S. Friedlander (dir.), *Probing the*

limits of representation. Nazism and the final solution, Cambridge, Harvard University Press, 1992 ; C. Ginzburg, *Rapports de force. Histoire, rhétorique, preuve*, Paris, Seuil-Gallimard, 2003. Voir aussi P. Ricœur, *La Mémoire, l'histoire et l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 416.

4. M. Murat, « Comment les genres font de la résistance », dans M. Dambre et M. Gosselin-Noat (dir.), *L'Éclatement des genres au XX^e siècle*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2001, p. 22.

5. M. Fumaroli, « Les Mémoires au carrefour des genres en prose », dans Id., *La Diplomatie de l'esprit*, Paris, Hermann, 1998, p. 183-215, p. 211.

6. Ibid., p. 186.

7. M. Fumaroli, « Les Mémoires ou l'historiographie royale en procès », dans Id., *La Diplomatie de l'esprit*, cit., p. 217-246, p. 227-30. Voir aussi K. Abiven et A. Welfringer (dir.), *Courage de la vérité et écritures de l'histoire (XVI^e-XVIII^e siècle)*, dans *Littératures classiques*, 94, 2017.

8. Avec « Aveu », elles sont les seules entrées qui effleurent les questions que j'affronte ici dans F. Simonet-Tenant (dir.), *Dictionnaire de l'autobiographie. Écritures de soi de langue française*, Paris, Champion, 2018.

9. M. Foucault, *Le Courage de la vérité*, Paris, Gallimard, 2009.

10. Saint-Simon, *Mémoires*, éd. Y. Coirault, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1983, t. II, p. 478, n. 1.

11. Voir aussi Saint-Simon, *op. cit.*, 1985, t. V, p. 1627-1628, n. 4 où le même Coirault constate qu'il s'agit d'un « lieu commun », bien qu'il restreigne son observation aux « Mémoires-anecdotes » (Bassompierre, Mlle de Montpensier, Retz et Mme de Motteville en étant les pionniers).

12. P. Nora, « Les Mémoires d'État. De Commynes à De Gaulle », dans Id. (dir.), *Les Lieux de Mémoires*, Paris, Gallimard, 1997, t. I, p. 1383-1427, p. 1395.

13. M. Hersant et É. Tourette (dir.), *La Fronde des Mémoires*, Paris, Classiques Garnier, 2019.

14. M. Hersant, *Le Discours de vérité chez Saint-Simon*, Paris, Champion, 2009, p. 158. Hersant donne le titre de « Folie de la vérité » à la première partie de son étude (p. 51-283), où il touche aussi la question de la « vérité invraisemblable » chez Saint-Simon : nous y reviendrons. J'avais moi-même, et de façon totalement indépendante, abordé l'autre côté de la même question, c'est-à-dire la thématique de la folie, de l'extravagance, de l'invraisemblance, de l'écart que j'ai appelée en italien de la « incongruità » dans ma thèse dont on peut lire la première partie sous le titre de *Saint-Simon l'autentico*, Roma, Aracne, 2017.

15. M. Hersant, *Le Discours de vérité chez Saint-Simon*, cit., p. 146-147.

16. Ph. de Commynes, *Mémoires*, éd. J. Blanchard, Genève, Droz, 2007, t. I, p. 582.

17. B. de Monluc, *Commentaires*, éd. F. de Raemond, Bordeaux, Millanges, 1592, p. 272v.

18. Je cite malheureusement de la seule édition qui était disponible pour moi lors de la rédaction de cet article : M. de Béthune, duc de Sully, « Mémoire des sages et royales économies d'estat [...] de Henry le Grand », dans *Nouvelle collection des mémoires pour servir à l'histoire de France*, éd. J.-F. Michaud et J.-J.-F. Poujoulat, Paris, Ed. du commentaire analytique du Code civil, 1837, t. II, vol. 1, p. 88. Voir aussi les « esmerveilles » annoncées par prétérition dans Ibid., t. II, vol. 2, p. 311-312. L'édition critique de référence est toutefois *Les Économies royales de Sully*, éd. B. Barbiche et D. Buisseret, Paris, Klincksieck, 1970-1988.

19. À propos de Sully en particulier, Mathilde Bernard a parlé d'une « recherche littéraire qui ne veut pas s'avouer » dans son article « "Je me contenterai de dire" : écriture factuelle et tentation littéraire dans les *Économies royales* », dans *Albinea*, 26, 2014, p. 265-279, p. 270-271.

20. F. Orlando, *Per una teoria freudiana della letteratura*, Torino, Einaudi, 1992, p. 118-122.

21. M. de Béthune, duc de Sully, *op. cit.*, t. II, vol. 2, p. 355.

22. A. Bertièrre, *Le Cardinal de Retz mémorialiste*, Paris, Klincksieck, 1977, p. 204 et sq. La citation provient en revanche de Cardinal de Retz, *Mémoires*, éd. S. Bertièrre, Paris, Classiques Garnier Multimédia, 1998, p. 908. Voir aussi par exemple Ibid., p. 257.

23. Ibid., p. 246.

24. Ibid., p. 242.
25. Ibid., p. 251. À propos du plan du comte de Cramail pour se rendre maître de la Bastille.
26. Marc Fumaroli, *Héros et orateurs : rhétorique et dramaturgie cornéliennes*, Genève, Droz, 1996, p. 10.
27. P. Tortonese, *op. cit.*, p. 101-102.
28. Ibid., p. 111.
29. Ibid., p. 110.
30. M. Braud et V. Hugotte (dir.), *L'Irressemblance. Poésie et autobiographie*, dans *Modernités*, 24, Bordeaux, P.U.B., 2007.
31. Cardinal de Retz, *op. cit.*, p. 1204.
32. M. Hersant, *Le Discours de vérité chez Saint-Simon*, cit. Sur le rapport entre Retz et Saint-Simon voir aussi Id., « Saint-Simon lecteur du cardinal de Retz », dans *Littératures classiques*, 57, 2005, p. 177-195 ; Id., « Vitesse d'écriture et vérité aristocratique dans les *Mémoires* du Cardinal de Retz et dans les *Mémoires* du Duc de Saint-Simon », dans *XVII^e siècle*, 231, 2006, p. 199-216.
33. Voir F. Pigozzo, « La Double exigence éthique dans les *Mémoires* de Saint-Simon », dans *French Studies*, 67, 2013, p. 1-14. Voir aussi, Id., *Stile e episteme. Mémoires e letterarietà delle scritture fattuali*, Roma, Aracne, 2019.
34. P. Tortonese, *op. cit.*, p. 103. J'interviens entre crochets dans la citation.
35. Ch.-J. de Ligne, *Fragments de l'histoire de ma vie*, éd. J. Vercruysse, Paris, Champion, 2008, p. 407.
36. Suivant le Platon du *Thééthète*, 155 d, et l'Aristote de la *Métaphysique*, A 2, 982b11-17.
37. Selon la définition de J.-M. Schaeffer, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*, Seuil, Paris, 1989.
38. L'étude de la mise en écriture d'expériences vécues à travers l'âge moderne en France a fait l'objet de nombreuses recherches entre histoire et littérature : elle aide notamment à reconnaître les limites des approches « génériques » aux textes factuels. Voir par exemple C. Jouhaud, D. Ribard et N. Schapira, *Histoire, Littérature, Témoignage. Écrire les malheurs du temps*, Paris, Gallimard, 2009.
39. M. Braud, « Vérité », dans F. Simonet-Tenant (dir.), *op. cit.*, p. 797.
40. J.-L. Jeannelle, « "L'acheminement vers le réel". Pour une étude des genres factuels : le cas des *Mémoires* », dans *Poétique*, 139, 2004, p. 279-297, p. 294. Voir aussi l'espace dédié aux écritures factuelles dans l'Atelier de fabula.org : https://www.fabula.org/atelier.php?Les_litt_%26acute%3Bratures_factuelles [dernière consultation 27 février 2020].
41. Genette, *Fiction et diction*, Paris, Seuil, 2004.

RÉSUMÉS

Tout en s'appuyant sur l'analyse d'un choix de passages représentatifs de Commynes, Monluc, Sully, Retz, Saint-Simon et Ligne, aussi bien que sur un certain nombre de contributions récentes dans le débat scientifique entre les spécialistes de *Mémoires* (Hersant, Jeannelle) mais aussi de la *mimésis* (Tortonese), cet article esquisse un raccourci historique et une mise à point théorique du rapport entre le dévoilement de la vérité comme stratégie discursive et la tradition d'écriture mémorialiste telle qu'elle se dégage parmi les « écritures de la mémoire personnelle » et plus en général les « écritures de soi » pendant l'Ancien Régime. La permanence d'une topique et d'une stylistique de la « stupeur » se dégage ainsi à partir de son lien pragmatique et épistémologique

avec l'exigence du « dire vrai » qui résonne à travers les textes et les voix qui ont forgé la « convention traditionnelle » (Schaeffer) des Mémoires.

By way of selected passages from Commynes, Monluc, Sully, Retz, Saint-Simon and Ligne, but drawing also on recent academic debate among Mémoires' specialists (Hersant, Jeannelle) and about Aristotle's concept of "mimesis" (Tortonesi), this article proposes a brief historical outline and above all a theoretical reflection about the relationship between truth-revealing discourse strategies and the Mémoires, a specific writing practice inside "personal memory writings" and more in general the "écritures de soi" in French Ancien régime. It highlights and gives meaning to the thematic and stylistic persistence of awe, wonder and astonishment grounded on the very practical need (and epistemological longing) for "authenticity" that resonates throughout texts and voices of this relatively autonomous writing tradition.

INDEX

Mots-clés : Mémoires, Aristote, poétique, stupeur, invraisemblable, vérité

Keywords : Mémoires, Aristotle, poetics, astonishment, unlikely, truth